

**HEATH'S MODERN
LANGUAGE
SERIES; EPISODES
FROM SANS FAMILLE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649575510

Heath's Modern Language Series; Episodes from Sans Famille by Hector Malot

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

HECTOR MALOT

**HEATH'S MODERN
LANGUAGE
SERIES; EPISODES
FROM SANS FAMILLE**

Heath's Modern Language Series

EPISODES

FROM

SANS FAMILLE

BY

HECTOR MALOT

WITH EXERCISES, NOTES, AND VOCABULARY

BY

I. H. B. SPIERS

SENIOR ASSISTANT MASTER, WILLIAM PENN CHARTER SCHOOL, PHILADELPHIA

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
BOSTON NEW YORK CHICAGO

PREFACE

THE following episodes are but extracts from the opening chapters of Hector Malot's *Sans Famille*.

Published in 1878, this story of a foundling met with immediate favor and won the coveted distinction of a Prize from the French Academy. Since then it has held a place of its own as a thoroughly wholesome and vivid tale of adventure.

Although Hector Malot has been before the public for the last forty years, few, if any, of his other works have attained wide popularity. He was born in 1830 at La Bouille, on the river Seine, not far from Havre. An irresistible taste for literature made him forsake the law and turn to writing first newspaper reviews, and then books. His first novel of note was published in 1859. But he is at his best in *Sans Famille*. Nowhere else are more clearly shown the directness of narrative, the simplicity of style, the clearness of sight of a writer who is rather an observer than a poet, and whose pictures "are rather photographs than paintings."

I. H. B. S.

SANS FAMILLE

I

UN PÈRE NOURRICIER

Je suis un enfant trouvé.

Mais jusqu'à huit ans j'ai cru que, comme tous les autres enfants, j'avais une mère, car, lorsque je pleurais, il y avait une femme qui me serrait si doucement dans ses bras, en me berçant, que mes larmes s'arrêtaient de couler. 5

Voici comment j'appris qu'elle n'était que ma nourrice.

Mon village, ou, pour parler plus justement, le village où j'ai été élevé, est un des plus pauvres du centre de la France. 10

Jusqu'à huit ans je n'avais jamais vu d'homme dans la maison ; cependant mère Barberin n'était pas veuve, mais son mari qui était tailleur de pierre, comme un grand nombre d'autres ouvriers de la contrée, travaillait à Paris, et il n'était pas revenu au pays depuis que j'étais en âge de voir ou de comprendre ce qui m'entourait. De temps en temps seulement, il envoyait de ses nouvelles par un de ses camarades qui rentrait au village. 15

Un jour de novembre un homme s'arrêta devant notre barrière. Il nous raconta que Barberin avait été à 20

moitié écrasé par des échafaudages qui s'étaient abattus, et, comme on avait prouvé qu'il ne devait pas se trouver à la place où il avait été blessé, l'entrepreneur refusait de lui payer aucune indemnité.

5 Les journées, les semaines s'écoulèrent.

Aux premiers jours du printemps suivant, — c'était le mardi gras, — un bâton heurta le seuil, puis aussitôt la porte s'ouvrit brusquement.

— Qui est là? demanda mère Barberin sans se retourner.

Un homme était entré, et la flamme qui l'avait éclairé en plein m'avait montré qu'il était vêtu d'une blouse blanche et qu'il tenait à la main un gros bâton.

— On fait donc la fête ici? Ne vous gênez pas, dit-il d'un ton rude.

— Ah! mon Dieu! s'écria mère Barberin en posant vivement sa poêle à terre, c'est toi, Jérôme?

Puis me prenant par le bras elle me poussa vers l'homme qui s'était arrêté sur le seuil:

20 — C'est ton père.

Je m'étais approché pour l'embrasser à mon tour, mais du bout de son bâton il m'arrêta:

— Qu'est-ce que c'est que celui-là?

— C'est Remi.

25 — Tu m'avais dit...

— Eh bien oui, mais... ce n'était pas vrai, parce que...

— Ah! pas vrai, pas vrai!

Il fit quelques pas vers moi, son bâton levé, et instinctivement je reculai.

30 Qu'avais-je fait? De quoi étais-je coupable? Pourquoi cet accueil lorsque j'allais à lui pour l'embrasser?

Je n'eus pas le temps d'examiner ces diverses questions qui se pressaient dans mon esprit troublé.

— Je vois que vous faisiez mardi gras,¹ dit-il, ça se trouve bien, car j'ai une solide faim. Qu'est-ce que tu as pour souper?

— Je faisais des crêpes.

— Je vois bien; mais ce n'est pas des crêpes que tu vas donner à manger à un homme qui a dix lieues dans les jambes.

— C'est que² je n'ai rien; nous ne t'attendions pas.

— Comment rien? rien à souper?

Il regarda autour de lui.

— Voilà du beurre.

Il leva les yeux au plafond à l'endroit où l'on accrochait le lard autrefois; mais depuis longtemps le crochets était vide; et à la poutre pendaient seulement maintenant quelques glanes d'ail et d'oignon.

— Voilà de l'oignon, dit-il, en faisant tomber une glane avec son bâton; quatre ou cinq oignons, un morceau de beurre et nous aurons une bonne soupe. Retire ta crêpe et fricasse-nous les oignons dans la poêle.

Retirer la crêpe et la poêle! Mère Barberin ne répliqua rien. Au contraire, elle s'empressa de faire ce que son homme demandait, tandis que celui-ci s'asseyait sur le banc qui était dans le coin de la cheminée.

Je n'avais pas osé quitter la place où le bâton m'avait amené, et, appuyé contre la table, je le regardais.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ, au visage rude, à l'air dur; il portait la tête inclinée sur l'épaule droite par suite de la blessure qu'il

avait reçue, et cette difformité contribuait à rendre son aspect peu rassurant.

Mère Barberin avait replacé la poêle sur le feu.

— Est-ce que c'est avec ce petit morceau de beurre
5 que tu vas nous faire la soupe? dit-il.

Alors prenant lui-même l'assiette où se trouvait le beurre, il fit tomber la motte entière dans la poêle.

Plus de beurre,¹ dès lors plus de crêpes.

En tout autre moment, il est certain que j'aurais été
10 profondément touché par cette catastrophe, mais je ne pensais plus aux crêpes et l'idée qui occupait mon esprit, c'était² que cet homme qui paraissait si dur était mon père.

— Mon père, mon père! C'était là le mot que je me
15 répétais machinalement.

Je ne m'étais jamais demandé d'une façon bien précise ce que c'était qu'un père,³ et vaguement, d'instinct, j'avais cru que c'était une mère à grosse voix, mais en regardant celui qui me tombait du ciel, je me sentis pris
20 d'un effroi douloureux.

J'avais voulu l'embrasser, il m'avait repoussé du bout de son bâton: pourquoi? Mère Barberin ne me repoussait jamais lorsque j'allais l'embrasser; bien au contraire, elle me prenait dans ses bras et me serrait
25 contre elle.

— Au lieu de rester immobile comme si tu étais gelé, me dit-il, mets les assiettes sur la table.

Je me hâtai d'obéir. La soupe était faite. Mère Barberin la servit dans les assiettes.

30 Alors quittant le coin de la cheminée il vint s'asseoir à table et commença à manger, s'arrêtant seulement de temps en temps pour me regarder.